

# POURQUOI PAS MOI ?

(Quelques remarques sur l'exemplarité en morale.)

MARIE-JEANNE COUTAGNE

Une secrète répulsion.

En ces temps de désarroi éthique, de relativisme — voire de nihilisme — des valeurs, de perte de sens surtout, pourquoi ne pas suggérer l'exemplarité comme voie pratique ou plutôt praticable ? Les quelques remarques qui vont suivre, et qui sont proposées au débat, voudraient contribuer à nous y engager. Qui ne voit pourtant qu'il y a aujourd'hui sur ce chemin bien des obstacles ? N'est-il pas incongru, impossible et même contradictoire, de rechercher dans le domaine moral la valeur de l'exemple ? Qui oserait encore « donner l'exemple », « prendre exemple sur », pire, « faire un exemple » ? Tout cela provoque en nous une secrète répulsion où se mêlent souvenirs d'enfance mal vécus, relents de moralisme étroit, de paternalisme ou d'autoritarisme... Cette aversion que nous éprouvons spontanément, croyons-nous, d'où vient-elle ?

Les piliers de la modernité.

En réalité, c'est l'esprit de la modernité qui nous pousse résolument dans cette direction. Après la fracture que constitue l'audace d'un Machiavel, d'un Pic de la Mirandole ou d'un Montaigne, la

modernité s'introduit en morale dans le sillage de la réflexion de Descartes d'abord, de Rousseau ensuite. Ce qui distingue l'homme et en constitue l'éminente « dignité », ce n'est plus seulement sa raison, c'est surtout une faculté en quelque façon infinie, qui lui permet de n'être pas enfermé a priori dans une essence, d'être donc perfectible : la liberté. Cette liberté, dont la définition suscite bien des difficultés, se caractérise par l'autonomie. Celle-ci peut se comprendre négativement à partir de son contraire : car il s'agit de récuser l'hétéronomie, qui prétend recevoir la loi d'un autre que de soi-même. Or en morale la faute majeure vient de là : de la faiblesse que l'on a de vouloir s'appuyer sur un autre que soi, et de tirer de lui la norme de sa conduite, maxime fallacieuse de toutes les fuites de responsabilité. Toute faute ne recèle-t-elle pas en son intimité ce vice caché, et le péché d'Adam lui-même, s'il apparaît absous par les modernes lorsqu'il se veut revendication d'une autonomie radicale écartant toute loi qui s'imposerait d'en haut et d'ailleurs, ne commence-t-il pas au moment où le premier homme tente de se dégager pour charger Ève de la turpitude de sa propre conduite (Gen 3, 12) ?

Cette redécouverte que fait la modernité s'accompagne d'une affirmation tout aussi forte : elle consiste à mettre l'accent non seulement sur la pleine autonomie de la liberté, mais aussi sur l'universalité visée par toute action morale. Grâce à la liberté, l'homme a la possibilité de dépasser les conditions toujours particulières de sa vie, sa situation historique, ses passions, ses intérêts. L'universalité de la maxime du devoir chez Kant exprime bien l'infinitude de ce possible, tout autant que ce que Rousseau désigne comme l'intérêt général. La philosophie sartrienne illustre aussi cette conception universaliste d'une liberté comme capacité permanente de dépassement, comme choix implicite proposé à chacun et à tous, qui pousse à l'extrême la fière solitude de l'homme libre et lui permet paradoxalement d'entrer par là en communication avec les autres, dans le chemin vers un horizon commun pourtant unique pour chacun.

La modernité contre l'exemplarité.

Soulignons d'abord la vigueur et la grandeur de ces deux fondements modernes de la morale : la liberté et l'universalité, et le fait qu'ils constituent sans doute des antidotes nécessaires à toutes les conceptions serviles ou particularistes de la morale, défigurée en soumission mécanique à des impératifs extrinsèques et partisans. Mais il faut reconnaître aussitôt que ces deux piliers de la modernité représentent des arguments de poids contre toute exemplarité morale.

S'il s'agit en effet de « suivre l'exemple » ( d'un héros, d'un sage, d'un savant, d'un saint... ), ne risque-t-on pas de sombrer dans une hétéronomie qui dépossède le sujet moral de son autonomie comme de sa responsabilité, et d'ajouter à ce « mimétisme » coupable la référence contestable à la particularité d'une situation par définition unique, non transposable et par conséquent non valable pour les conditions concrètes actuelles de l'action? Pire encore, c'est, au-delà d'ambiguïtés psychologiques que la psychanalyse n'a cessé d'explorer, réintroduire en morale un argument d'autorité... On pourra alors objecter qu'en matière d'exemplarité, il s'agit moins pour le sujet moral de « suivre l'exemple » que de « montrer l'exemple ». Ici encore la modernité nous avertit contre une telle prétention. Qui sommes-nous donc pour prétendre montrer quoi que ce soit, pour oser supposer en cette matière en savoir plus que quiconque ? En quoi sommes-nous donc objet d'une « monstration », et que s'agit-il de montrer qu'autrui n'aurait pas encore « vu » ou à quoi il ne serait pas lui-même accessible ? À moins d'admettre qu'il y ait des individus promis à un destin différent de celui de leurs semblables (et n'est-ce pas en effet ce qu'on entend parfois par ces mots de « héros » ou de « saint » ?), un destin exceptionnel en somme. Qui nous garantirait alors, s'il nous incombe de « montrer l'exemple », que nous en faisons partie ? Or l'autonomie exclut toute révélation et toute éléction, et l'universalité suppose l'égalité où se fonde le cadre démocratique à l'intérieur duquel s'inscrit la moralité moderne.

### L'exemplarité quand même...

Sans doute souscrivons-nous à tout cela : liberté, universalité, égalité. Et pourtant nous ne convenons pas qu'il faille récuser toute exemplarité en morale. Comme le remarque Alain dans ses Définitions, «il n'y a jamais d'autre difficulté dans le devoir que de le faire». Tout le problème est là : «Je vois le bien et je l'approuve, et c'est au mal que je me laisse entraîner», écrit Ovide dans ses Métamorphoses (VII) ; et saint Paul : «Vraiment ce que je fais, je ne le comprends pas : car je ne fais pas ce que je veux, mais je fais ce que je hais» (Rom 7, 14). Ce n'est pas seulement que la passion ou l'égarément constitue le principal obstacle ; la question ici n'est pas exactement celle de la lutte entre la raison du devoir et les pulsions passionnelles. Il s'agit plutôt de l'intervae qui vient blesser ma volonté en la rendant inefficace : l'impossible passage à l'acte.

Qui ne voit qu'en effet nous savons bien ce qu'il faut faire et que la liberté doit s'y engager totalement, absolument, que notre acte doit valoir pour tous et pour toutes circonstances ? Nous savons ce qu'il faut faire, nous voulons faire le bien, mais nous ne le faisons pas, nous n'osons pas ou plutôt nous ne pouvons pas. Que nous manque-t-il donc ? Le courage, dira-t-on : mais qu'est-ce que le courage, sinon une «vertu» ambiguë qui peut servir aux pires individus qu'il ne s'agirait pas de proposer en exemple ? Et Platon lui-même ne cesse de s'interroger sur sa signification en cherchant à le rapprocher de la vérité, sans parvenir à le ramener au savoir. V. Jankélévitch insiste beaucoup sur ce point : le courage n'est pas un savoir, c'est une décision : en réalité ce n'est peut-être rien d'autre que vouloir pouvoir.

Nous connaissons l'exigence de l'impératif moral, nous savons bien où est notre devoir : nous avons comme une certitude l'intuition du Bien, du Souverain Bien. Cette intuition, qui est celle de l'universalité et de l'infinité d'une valeur, nous présente aussi celle-ci comme formelle, lointaine, décharnée. Kant se demande si un acte authentiquement moral a été vraiment accompli depuis les

débuts de l'histoire de l'humanité. Tout se passe comme si la modernité, en mettant remarquablement à nu les fondements de l'exigence morale, avait en même temps contribué à la rendre encore plus impossible et irréalisable. Or la morale ne vit que par l'expérience, ou mieux l'épreuve qui en est faite, et l'homme a besoin d'expérimenter la possibilité concrète de ses actes. Que vaudrait l'universalité si elle ne me permettait pas, en me reliant aux autres, de les rencontrer réellement ?

C'est ici que l'exemplarité semble pouvoir trouver sa place. Si je me réfère à un exemple moral, ce n'est pas pour me dessaisir de l'obligation qui m'est faite d'agir et d'assumer mes responsabilités, mais parce que je découvre soudain qu'un autre est le médiateur de cette valeur qui s'impose à moi sans réussir à me faire « pouvoir » agir. L'exemple esquisse la valeur dans la complexité et l'unité du concret. Il déclenche alors l'attrait comme une énergie déployée entre ce que nous sommes et ce que nous pouvons devenir.

### Le rôle de l'attrait.

La valeur est peut-être une détermination toujours insuffisante et impossible à rejoindre : le devoir s'impose et m'oblige sans que je me sente réellement mû vers lui. L'idéal de la valeur reste idéal tant que l'attrait n'a pas animé son actualisation. On objectera que l'attrait est ici quelque chose de bien ambigu et qui inclut inévitablement et dangereusement le désir. On soupçonnera le risque où la morale peut sombrer : des passions, des habitudes, de secrètes pulsions menacent de nous détourner du devoir. Peut-on toutefois envisager un désir qui ne viendrait d'aucune tendance particulière, mais n'en repousserait aucune ; qui s'appuierait sur une nature donnée sans satisfaire les tendances naturelles, mais en opérerait l'appropriation ? Tel est l'attrait qui permet de mettre en évidence une aspiration qui n'est pas dans la nature, tout en y trouvant un point d'application : qui révèle donc la valeur.

Sans l'attrait, aucune action ne serait possible, c'est-à-dire réalisable, réalisée, réelle en somme. L'attrait seul peut mouvoir celui qui décide de refuser des compromissions qui lui paraissent jusqu'alors acceptables ; il lui fait enfin accepter de lutter pour la reconnaissance du droit ou de la justice, voire s'y sacrifier. À travers l'exemple qui m'entraîne, par l'attrait qui meut secrètement ma volonté, la valeur prend corps. Dans ce corps à corps, je cherche à rejoindre l'unité de mon acte (et par là de ma vie) en prenant appui sur l'unité de signification de l'acte d'autrui. L'exemple nous rappelle ici que le sens n'est ni inventé, ni créé, ni même seulement visé : il est d'abord reçu et donné dans la vérité d'un désir. À l'encontre d'une valorisation excessive de l'intentionnalité formelle ou de la liberté, il faut retrouver l'idée d'une dépendance du sens vis-à-vis du corps quant à son contenu et son actualité. Mais il va de soi que l'attrait ne se confond pas avec le désir qu'il implique pourtant : il peut même s'y opposer. L'attrait réalise une sorte de catharsis du désir, si celle-ci, loin d'être une simple purification (purgation), est une mise en lumière et un partage, comme chez Aristote et chez Freud. L'attrait en effet « met en lumière » l'exigence de la valeur et sa possibilité effective : dans l'exemple que me fournit autrui et qui suscite en moi une énergie proprement « motrice », je partage avec lui un même mouvement vers la liberté et la lumière, je le rencontre dans un intérêt commun (au sens où l'intérêt me relie : inter-esse), qui me met en demeure de rencontrer les autres. C'est par et pour autrui que j'agis effectivement : l'exemplarité tisse au sens le plus fort une sympathie.

L'exigence morale opère, à travers l'autonomie et l'universalité requises, le détachement (ou le dégagement) nécessaire qui nous évite d'être prisonniers de notre temps, de notre milieu, de nous-mêmes ; mais l'exemple auquel nous nous référons (ou que nous pouvons susciter à notre tour), donne une puissance étonnante à l'appel de la valeur et suscite un attachement en donnant un contenu à son intuition. En passant ainsi de l'abstrait au concret, l'acte s'emplit de signification. Et s'il est vrai que je n'existe pas (ou

que je me confonds avec la négativité elle-même) lorsque je me refuse et n'affirme que mon in-dépendance et ma fière autonomie, je ne suis vraiment que dans la mesure où je suis capable d'agir en me reliant, donc en me liant. Accepter de prendre « exemple », et réciproquement de « donner l'exemple », c'est s'ouvrir à autrui, et consentir à reconnaître un lien qui inscrit l'action morale dans le concret de la vie. On voit en quoi l'exemple suscite l'attrait nécessaire à l'actualisation de la conduite morale et au passage entre ce que la valeur exige (et que le devoir impose) et l'énergie nécessaire qui nous permet de vouloir pouvoir.

Ainsi la morale que suppose l'exemplarité n'est-elle pas statique, mais dynamique ; et l'éthique n'est dans cette perspective que la morale en mouvement, c'est-à-dire en perpétuel dépassement de soi, travaillée par le devoir, en route vers l'Absolu et l'Infini de la Valeur, mais consentant à tisser avec autrui ce lien où se construit ce qu'il faut bien appeler la générosité.

### Le paradoxe de la morale.

Le devoir commande ; seul l'exemple entraîne, qui intègre obstacles, souffrances et joies, et fait de la liberté, de la responsabilité, de l'universalité, des possibles concrets, des règles de vie, que mon action vérifie en les actualisant. La morale ne peut aller, comme le répétait sans cesse Maurice Blondel, que « de la vie à la vie ».

Par la dialectique subtile de l'attrait qui suppose à la fois l'attachement et le détachement, le héros, le sage, le saint constituent des exemples. Mais tout homme, qui n'est pas pour autant « héros » ni « sage », ni « saint », ne représente-t-il pas un exemple pour autrui ? Si autrui est médiateur, n'est-ce pas parce qu'au lieu de faire exception, il me rejoint intimement dans la pesanteur et les contradictions de ma vie, dans la blessure de mon être ? Ni héros, ni saint, ni sage, alors, au sens où on l'entend couramment, et où l'hagiographie égrène des traits par où un personnage excède l'hu-

main condition. Faut-il aller jusqu'à dire qu'autrui (et donc, pourquoi pas moi?) est d'autant plus exemplaire qu'il l'est moins, comme si la puissance de la valeur requérait en son efficace une sorte d'impuissance? Puissance de l'impuissance, où nous entrevoyons que la difficulté actuelle de penser la morale ne découle pas de circonstances historiques particulières à notre temps, mais, comme le révèle l'exemplarité, d'une logique tout ensemble dynamique et paradoxale où s'accomplissent sa possibilité et sa vérité.

Marie-Jeanne COUTAGNE.